

Entendre les mouches voler

Ce qu'une approche sonore fait à l'anthropologie politique de l'environnement

Hearing flies fly: What a sound-based approach does to the political anthropology of the environment

Sarah Benabou et David Picherit



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ateliers/18960>

DOI : 10.4000/12z09

ISSN : 2117-3869

Éditeur

Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative (LESC)

Référence électronique

Sarah Benabou et David Picherit, « Entendre les mouches voler », *Ateliers d'anthropologie* [En ligne], 54-55 | 2024, mis en ligne le 20 décembre 2024, consulté le 16 janvier 2025. URL : <http://journals.openedition.org/ateliers/18960> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/12z09>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Entendre les mouches voler

Ce qu'une approche sonore fait à l'anthropologie politique de l'environnement

Hearing flies fly: What a sound-based approach does to the political anthropology of the environment

Sarah Benabou
Chargée de recherche IRD, Paloc-UMR208-8087 (IRD/Muséum national d'histoire naturelle/CNRS)

David Picherit
Chargé de recherche CNRS, Lesc-UMR7186 (université Paris Nanterre/CNRS)

Cet article présente les enjeux et le caractère heuristique d'une approche sonore pour une anthropologie politique de l'environnement. Se fondant sur un projet expérimental et interdisciplinaire mêlant des anthropologues, des écologues, des artistes sonores et des muséologues, il interroge les façons dont une attention au son permet de saisir les dynamiques complexes du plateau de Valparai (Inde du Sud), où s'enchevêtrent régime de plantation et régime de conservation des forêts. Utilisant les marches sonores collectives comme méthode privilégiée de l'enquête, cette approche pose d'emblée la question de la « positionnalité » à partir de laquelle nous écoutons le monde, et ouvre ainsi la voie à une cartographie politico-environnementale du territoire, attentive à la circulation des hommes, des animaux et du son. Pour autant, cette lecture n'est possible qu'à la condition d'adopter une posture délibérément ethnographique, c'est-à-dire attentive à des paysages sonores inclusifs dont l'interprétation repose sur un perpétuel va-et-vient entre intuitions épistémologiques et observations sensibles du collectif. C'est ainsi qu'il est possible d'entendre le mille-feuille des bruits du pouvoir — et de ce qui lui résiste.

Mots-clés : approche sonore, anthropologie politique, plantation, conservation de la biodiversité

Mots-clés géographiques : Inde, Valparai

This article presents the issues and the heuristic character of a sound-based approach to a political anthropology of the environment. Based on an experimental interdisciplinary project bringing together anthropologists, ecologists, sound artists and museologists, it examines the ways in which attention to sound makes it possible to understand the complex dynamics of the Valparai plateau (South India), where a plantation regime is entangled with a forest conservation regime. Using group sound-walks as a preferred study method, this approach immediately raises the question of the "positionality" from which we listen to the world, and thus opens the door to a political-environmental mapping of the territory that is attentive to the circulation of humans, animals and sound. Nevertheless, this understanding is only possible on condition of adopting a deliberately ethnographic position, that is to say one that gives attention to inclusive sound landscapes whose interpretation rests on a perpetual to-and-fro between the group's epistemological intuitions and sensory observations. This is how it is possible to hear the multi-layered sounds of power—and of that which resists it.

Keywords: sound-based approach, political anthropology, plantation, biodiversity conservation, India, Valparai

Nous remercions Doris Barboni (CNRS-IFP), Ashank Chandapillai et Gayatri Manu (Science Gallery Bangalore), Pratyay Raha et Abhinav Suresh (Indian Sonic Research Organisation), avec qui nous avons conduit notre travail de terrain à Valparai. Le podcast a été réalisé par Sarah Benabou, David Picherit et Pratyay Raha.

Si cet article n'engage que ses deux auteurs, il a immensément bénéficié des discussions de ce collectif.

Cette recherche, intitulée Forêts sensibles, a été financée par le projet MEET (Mémoires environnementales en tension) dans le cadre du labex Les passés dans le présent (Université Paris Nanterre), par le programme SEPIA de la Miti-CNRS et l'appui du laboratoire PALOC (IRD-MNHN-CNRS). Elle a bénéficié du soutien institutionnel de la Science Gallery (Jahnvi Phalkey) et de l'Indian Sonic Research Organisation (Yashas Shetty) à Bangalore, ainsi que de l'Institut français de Pondichery.

1. En route pour le belvédère de Nallamudi, qui offre un point de vue spectaculaire sur le plateau de Valparai et la chaîne des Anamalai, notre petite équipée décide de s'arrêter. Le chemin qui serpente au milieu des plantations de thé offre déjà un panorama à couper le souffle sur les collines verdoyantes à perte de vue.



ILL. 1 – Paysages fragmentés du plateau de Valparai

Cliché David Picherit

Nous sortons notre enregistreur, un gros boîtier noir dénommé Zoom H8, que nous posons délicatement au pied d'un buisson. Dans ce lieu loin des routes, où les théiers aux belles nuances de vert n'ont pas encore été taillés et traités chimiquement, nous allons peut-être entendre ce que nous imaginions déjà comme le chant des plantations. Nos deux collègues artistes sonores sont les premiers à s'accroupir et à mettre le casque. Après quelques minutes d'écoute attentive, ils nous jettent un regard décontenancé. « Rien ». Nos chasseurs de son se remettent immédiatement en chemin à la recherche d'un lieu plus favorable. Vraiment, rien à entendre ? Nous mettons à notre tour le casque. Le son amplifié laisse peu de place à l'imagination : le chant de la terre se résume bien à un silence confondant, où seul résonne le bourdonnement d'une mouche solitaire. Notre collègue écologue y voit la confirmation de ce qu'elle ne cesse d'asséner depuis notre arrivée : ces paysages sont écologiquement morts. Pour nous, les deux anthropologues de l'équipe, le bruit du diptère est intrigant. En fermant les yeux et en se concentrant uniquement sur le son, on pourrait se croire dans notre bureau à Paris ou à Nanterre. Mais si l'on réatterrit dans cette petite bourgade de planteurs du sud de l'Inde, le vrombissement léger de l'insecte volant nous apparaît surtout comme un écho fragile au ronronnement continu des pulvérisateurs en contrebas, qui épandent sur les théiers un voile blanchâtre de pesticides.



ILL. 2 – Épandage sur les théiers

Cliché David Picherit

2. Il y a, sur le terrain, des moments heureux de compréhension subite, où tout à coup des éléments entendus, glanés, épars, prennent sens et font corps. Cet épisode a été notre poussée d'Archimède, et c'est pourquoi nous avons choisi d'ouvrir notre podcast sur la superposition de ces deux sons — celui de la mouche et celui des pulvérisateurs — qui, ensemble, produisent une entrée en matière assez angoissante, mais finalement assez fidèle à la problématique rencontrée : celle de l'épuisement des sols vivants dans une économie extractive. Pour le dire tout de go, c'est à ce moment précis que nous avons compris le double intérêt d'une approche sonore pour une anthropologie politique qui prend au sérieux la question environnementale : d'un point de vue analytique, c'est elle, en suscitant de nouveaux modes d'attention, qui nous a véritablement permis de décentrer notre regard, et d'intégrer pleinement la dimension écologique dans nos réflexions ; d'un point de vue méthodologique, l'approche sonore de l'environnement suppose un travail d'équipe, une dimension collective de la recherche reposant sur des compétences variées (anthropologie, écologie, ingénierie sonore) pour être mieux à même de capter les sons, de les interpréter et de les mettre en contexte. En d'autres termes, cet article n'est ni une étude acoustique ou ethnomusicologique de Valparai, ni une analyse de la matière sonore : l'objectif est d'explorer la portée heuristique du son pour une étude d'anthropologie politique de l'environnement.

Ce média ne peut-être affiché ici, mais vous pouvez le consulter en ligne :
<https://doi.org/10.34847/nkl.70dervr8>

Sensitive forests in southern India. Disturbing buzzes

Auteurs : Sarah Benabou, David Picherit, Pratyay Raha

Crédits : Tous droits réservés

Le son comme médium politique

3. Quand, nous, auteurs de ce texte, avons décidé de lancer un projet sur les « forêts sensibles » en Inde, avec une entrée par le son, nous partions avec notre bagage. David travaille dans la veine de l'anthropologie politique et économique sur la contrebande de bois de santal, tandis que Sarah s'était consacrée à des travaux relevant d'une anthropologie de la conservation fortement influencée par le courant anglo-saxon de la *political ecology*. En d'autres termes, nous étions armés pour saisir les implications sociales de l'économie politique de Valparai, où s'observe l'imbrication de deux régimes, celui des plantations et celui de la conservation/restauration des forêts, auxquels se surajoute le développement du tourisme. Et suffisamment armés aussi pour ressentir les limites de ces approches appliquées à l'environnement (Walker, 2005 ; Demeulenaere, 2017 ; Semal, 2017).
4. Nos envies étaient alors doubles : intégrer pleinement l'écologie dans nos analyses pour dépasser le simple verdissement de l'écologie politique ; partir du sensible pour interroger nos pratiques de terrain, nos approches respectives du pouvoir et de l'environnement, mais aussi restituer autrement. Très vite, cette confrontation au sensible et notre désir d'expérimenter de nouveaux modes d'investigation et d'expression nous sont apparus indissociables d'une démarche collaborative et interdisciplinaire. Tester des collectifs entre SHS, écologie, arts et muséographie pour coconstruire *in situ* des possibilités autour du sonore sonnait comme une évidence. La transformation radicale de nos pratiques ethnographiques pourrait-elle augmenter nos capacités à éprouver et à proposer de nouveaux récits politiques ? Si l'apprentissage corporel du décentrement sensoriel enveloppe la pratique ethnographique (Battesti, 2020), comment approcher et traduire le sensible dans nos approches respectives du pouvoir et de l'environnement ? L'ethnographie sonore pourrait-elle révéler des mécanismes de pouvoir qui échappent à nos approches ou faciliter l'intégration du vivant dans nos analyses ? Le son peut-il nous aider à capter non pas des émotions culturalisées ou les mémoires sensibles des acteurs pour paraphraser Yael Navoro Yashin (2008 : 186), mais ce qui existe entre les lignes, le désarroi, le silence et cette étrangeté infiniment politique qui échappe souvent aux rationalisations des sciences sociales posées *a posteriori* sur des situations contingentes ?
5. Les défis sont multiples pour des anthropologues adeptes du travail en solitaire, peu rompus à l'interdisciplinarité et sans formation sur le son. Mais comme un écosystème forestier, la vie intellectuelle suppose rencontres et coopérations ouvertes, et c'est donc ce que nous avons élaboré. Avec une question partagée : *l'approche sonore pourrait-elle agir comme un médium expérimental pour une perspective interdisciplinaire sur la forêt ?* Deux anthropologues et une écologue liés à l'Institut français de Pondichéry, deux artistes sonores de l'Indian Sonic Research Organisation et deux muséologues de la Science Gallery venant de Bangalore, ont ainsi accepté de se réunir à Valparai, petite station climatique des Ghats occidentaux, pour débattre et tester *in situ* des dispositifs de recherche.



ILL. 3 – Paysages fragmentés : plantations, forêt et habitat des travailleurs

Cliché Sarah Benabou

6. Valparai n'existe que par le thé, qui constitue le socle de son économie. En dehors de la bourgade, la quasi-totalité du territoire a été converti pendant la colonisation britannique en plantations extractives et fermées, aujourd'hui sous le contrôle de grands groupes industriels indiens. Mais ce plateau, situé au cœur d'une zone extrêmement riche en biodiversité, est aussi devenu une destination « verte » attirant un tourisme domestique à la recherche de températures clémentes et du pittoresque des plantations de thé. Flanqué d'une réserve de tigres en contrebas, Valparai est quotidiennement traversé par des animaux sauvages (éléphants, bisons, léopards, etc.) qui font aussi sa renommée. Depuis une vingtaine d'années, une ONG animée par des biologistes de la conservation travaille à restaurer des vestiges de forêts primaires sur le plateau, et à relier ces îlots de façon à créer des corridors pour la faune sauvage. Ce travail de restauration s'inscrit pleinement dans le régime des plantations, marqué comme on le sait par un contrôle drastique sur la biodiversité et les hommes (ici des travailleurs migrants). Il se négocie à l'intérieur même du régime, dans la mesure où le droit de restaurer des fragments de forêts requiert de tenir un dialogue à bas bruit, fragile et précaire entre les planteurs et l'ONG... qui travaille elle aussi, avec le soutien du Forest Department et d'une main-d'œuvre tribale, à planter/restaurer, à recoloniser d'espèces endémiques et sonores ces fragments de forêts — un jeu de miroirs entre régime de la plantation et régime de la conservation qui n'a pas manqué de nous troubler. La présence et le travail d'ensauvagement de l'ONG attirent à Valparai d'autres acteurs de passage : sous son auspice, des photographes animaliers, peintres et dessinateurs viennent y trouver de l'inspiration et exposer leurs œuvres magnifiant une nature retrouvée dans son *Information centre* (un petit musée situé au milieu des plantations) ; mais aussi des scientifiques spécialistes d'éco-acoustique, qui arpentent les îlots restaurés et la forêt « intacte » de la réserve de tigre pour y fixer des dispositifs d'enregistrement permettant d'évaluer l'efficacité du travail de restauration à partir de mesures sonores¹. Si la découverte de ce tissu complexe nous a rapidement conduits à la conclusion que Valparai constituait un espace idoine pour notre projet, nous partageons également une ligne claire : ce sont les ambiances sonores façonnées par les humains et les non-humains qui nous intéressent, et non la quête esthétique d'une pureté sonore².

1. Projet Dhvani, « Conservation through sounds : using acoustics to evaluate the effectiveness of forest restoration » (<https://www.rufford.org/projects/vijay-ramesh/conservation-through-sounds-using-acoustics-to-evaluate-the-effectiveness-of-forest-restoration/>, consulté le 17 juin 2024). L'éco-acoustique à des fins de conservation est en plein essor dans le milieu de l'écologie scientifique, permettant de mesurer la qualité des sols et la biodiversité forestière. Cf. BURIVALOVA *et al.*, 2019 ; ROBINSON *et al.*, 2023.

2. À l'image d'une anthropologie dite de sauvetage (de peuples « en voie de disparition »), de nombreux travaux dans le champ de l'écologie sonore — depuis son fondateur Raymond Murray Schafer en passant par Bernie Krause — sont engagés dans le recueil de paysages sonores « originels » menacés par la « modernité ». Voir par exemple le récent projet artistique *If We Vanish*, qui a cherché à capturer, dans des endroits isolés des forêts des Ghats occidentaux et des déserts froids de l'Himalaya, le son du « silence de la nature », avant qu'il ne disparaisse (<https://12hz.in/if-we-vanish-performance/>, consulté le 13 mai 2024).

De la circulation des hommes, des animaux et du son

7. Sans les théoriser outre mesure (Westerkamp, 2017), les marches collectives à travers les forêts et les plantations devaient nous familiariser avec l'environnement, éduquer notre oreille aux multiples formes de l'écoute et de l'entendre (Guillebaud, 2017) et constituer un moment privilégié de lectures à multiples voix des paysages. Nous n'avions toutefois pas anticipé toutes les dimensions heuristiques et politiques d'une démarche sûrement naïve. Avant même d'écouter et de capter des sons, notre attention revendiquée au sonore par la marche s'est confrontée à une cartographie particulière du territoire qui dessine les possibles de l'écoute, ses politiques et la positionalité des auditeurs.



ILL. 4 – Gaur, humains, plantations et habitations

Cliché Sarah Benabou

8. Loin d'être anodines, plus sensibles que nous l'envisagions, nos marches sonores se sont effectivement heurtées à la quasi-impossibilité de circuler à notre guise ! À défaut de sons, nous avons face à nous une gestion de la circulation des hommes et des animaux sur des territoires segmentés par les planteurs et l'État depuis la période coloniale. Les collines du plateau de Valparai sont façonnées par les plantations de thé, fractionnées par de maigres fragments de forêts, reliées par des routes bitumées. Sur ces territoires, les déplacements des humains — populations tribales, travailleurs, touristes et chercheurs de sons — sont soumis à la propriété privée des plantations, mais aussi à la présence des animaux sauvages. Leur libre circulation régule strictement, la nuit et au cours de la journée, les possibilités de se mouvoir des humains. L'expérience est quotidienne : dès 5 h 30 du matin, quand le